

Nouvelles brèves

Volume 38, Number 151, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53588ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1993). Nouvelles brèves. *Vie des arts*, 38(151), 8–9.

LE MOIS DE LA PHOTO À MONTRÉAL

Aspects de la photographie québécoise et canadienne sera le thème général de la troisième édition de l'unique biennale de photographie au Canada: le Mois de la Photo à Montréal. Du 7 septembre au 10 octobre, Vox Populi, centre de production et de diffusion de la photographie, organise sept expositions où les conservateurs et les conservatrices présenteront divers aspects de la photographie québécoise et canadienne.

ICARI

Premier centre au Québec à être entièrement voué à la formation en infographie, le très récent *Institut de Création Artistique et de Recherche en Infographie, ICARI*, propose les services professionnels de spécialistes engagés dans la production graphique, cinématographique et télévisuelle. En collaboration avec le Media Lab du Massachusetts Institute of Technology, l'Université de Paris VIII et l'École cantonale d'art de Lausanne, ICARI offre une formation graphique de pointe enrichie par des rencontres-ateliers. Un centre de documentation et un lieu d'exposition viennent compléter les ressources du centre.

ICARI, 2070, rue Clark,
bureau 402 Montréal H2X 2R7
TÉL.: (514) 982-0922;
télécop.: (514) 982-0288

NOUVELLES ACQUISITIONS DU MUSÉE DES BEAUX- ARTS DU CANADA

Le Musée des Beaux-Arts du Canada a acquis, en mars dernier, deux splendides peintures sur panneaux de bois de la fin du XV^{ème} siècle provenant de l'atelier de Thierry Bouts, une des grandes figures des débuts de la peinture flamande. La collection d'art européen du Musée ne comptait, jusque-là, que trois œuvres de cette époque.

LE CANADA À LA XLV^{ème} DE VENISE

Robin Coyller a été choisi pour représenter le Canada à la XLV^{ème} Biennale de Venise par le commissaire Philip Monk, conservateur de l'art contemporain au Musée des Beaux-Arts de l'Ontario. Le thème de la biennale sera «Points cardinaux de l'art». Plus de quarante pays seront représentés.

YVES GAUCHER ET ROBERT HOULE AU MUSÉE DES BEAUX- ARTS DE L'ONTARIO

Le 21 avril dernier, un triptyque de grande dimension, B.F.Ps./AGO92, conçu spécialement pour le Musée par le peintre Yves Gaucher a été installé dans le Hall George Weston grâce au don de Michael et Sonja Krøner. Par ailleurs, une installation temporaire de six mois de l'artiste Robert Houle, comprenant une série de photographies de la Walker Court, aborde, en trois parties, la question de l'intégrité en matière d'art

L'ART PREND L'AIR

Du 17 juin au 26 septembre, le Musée des beaux-arts de Montréal présente une exposition de près d'une centaine d'œuvres réalisées par des artistes contemporains et transformées en cerfs-volants. Des artistes venus d'horizons variés comme Karel Appel, Arman, Sam Francis, Tom Wesselmann, Antoni Tàpies, Niki de Saint Phalle, Robert Rauschenberg, Daniel Buren, Gerhard Richter ont accepté de prendre part à ce projet donnant suite à l'initiative de M. Paul Eubel, ancien directeur de l'Institut Gæthe d'Osaka et de Mme Ikuko Matsumoto, conservatrice de l'exposition qui a été présentée au Japon, à Munich, Paris, Moscou, Lisbonne, Rome et Séville.



Karel Appel,
Si proche - si loin,
Technique mixte,
367 x 233 cm.

Pour accompagner l'exposition, on verra également des cerfs-volants réalisés par des artistes québécois: Françoise Sullivan, Yvon Cozic, Danielle April, Rober Racine, Monique Regimbald-Zeiber, Domingo Cisneros, Robert Pellegrinuzzi, Raymond Gervais, Guido Molinari et Pierre Granche.

Mme Louise Déry, récemment nommée conservatrice de l'art contemporain au Musée des beaux-arts de Montréal est chargée de la présentation de l'exposition à Montréal.

Une quarantaine de cerfs-volants de l'exposition L'art prend l'air seront présentés au Centre d'art de Baie Saint-Paul du 24 juin au 7 septembre.

CHAMBRES D'HOTEL

Pour marquer le 15^e anniversaire de leur établissement, doyen des centres artistiques de Québec, les amateurs de la Chambre blanche ont décidé de consacrer toute la programmation de l'année 1993 à une véritable investigation tant pratique que théorique de l'exercice de l'art par des artistes volontairement «assignés à résidence». On notera que les visiteurs peuvent suivre l'évolution du processus de création de façon plus intimiste qu'en assistant à un symposium. L'événement «Chambres d'hôtel», du 10 au 31 janvier, a inauguré les activités du 15^e anniversaire de brillante façon, en enclenchant la réflexion sur un lieu apparemment banal et anonyme. Variées, sensibles et intelligentes, les propositions des 15 participants (sur invitation) du Québec, du Canada, des États-Unis et de Belgique n'ont pas déçu les observateurs qui ont pu suivre l'évolution du processus de

création de façon plus intimiste qu'au cours d'un symposium, type d'activité généralement plus spectaculaire.

Chambre nuptiale, mortuaire ou de transit; cocon, laboratoire ou miroir: de l'intime au public, de la relation à soi-même à celle que l'on entretient avec le monde, le thème proposé par la Chambre blanche a suscité tout un éventail d'interprétations. Le Montréalais Guy Pellerin n'y est pas allé de main morte, en vidant la pièce qui lui avait été allouée de tous ses éléments, après toutefois les avoir soigneusement dessinés en n'en conservant que la ligne du contour. Le fruit de cet inventaire instaure un curieux système de reconnaissance. La New-Yorkaise (d'origine ontarienne) Shelagh Keeley a surtout misé sur la salle de bain, dont l'architecture interne lui a inspiré des dessins anatomiques.

Le Torontois Mario Scattoloni a été le seul à oser aborder directement (et assez crûment) les aléas de la sexualité, tant maritale que... sans lendemain, en érigeant tout autour du lit le spectre du sida. La vie de couple n'apparaît guère plus reluisante avec la Québécoise Claudie Gagnon, pour qui le lien nuptial (dans sa conception la plus kitch) ne peut conduire, après un certain nombre d'années, qu'à une relation minée par l'ennui. À preuve les multiples amorces de collections d'objets que cette artiste a accumulés pour appuyer son propos. Pour sa part, Evelyn Mitsui, de Toronto, s'interroge sur les rôles offerts traditionnellement à la jeune femme: sera-t-elle épouse, religieuse ou prostituée? Aucune de ces réponses ne semble en fait convenir aux rêves formulés par celle-ci.

Pour le Montréalais Michel Goulet, la chambre d'hôtel se fait davantage un lieu de travail et de pensées obsédantes que d'étreintes passionnées. À un sommier aux ressorts



Michel Goulet
Manoir Victoria, Chambre 117,
Vue partielle de l'installation.

exubérants répond un circuit de petites voitures électriques, sorte d'écho bruyant au déracinement du voyageur et à l'urbanité de son lieu de transit. La standardisation offerte par les grandes chaînes hôtelières et le conformisme de leurs occupants a surtout retenu la Torontoise Marlene Klassen, tandis que le Québécois Florent Cousineau a préféré prêter quotidiennement sa chambre à des amis, en leur suggérant toutefois de transgresser l'anonymat du lieu par l'entremise de traces majoritairement photographiques. Si le Belge Michel François a choisi de dénoncer l'indifférence des décideurs, logés dans le luxe, par l'entremise de la pauvreté des enfants africains, Jeffrey Norgren, de Calgary, a plutôt mis en relief la construction biaisée de l'identité culturelle par les «businessmen» de l'industrie touristique.

La chambre d'hôtel, premier hébergement des immigrants, aura permis au Québécois Patrick Altman et au Torontois Michael Davidson d'évoquer leur passé respectif. Puisant dans les archives familiales, Altman a notamment agrandi photographiquement la carte postale (une peinture, en fait) du paquebot qui l'a amené, petit garçon, de France au Québec. Davidson est retourné plus loin en arrière, au milieu du siècle dernier en fait, au moment où ses ancêtres irlandais, éprouvés par le choléra, étaient parqués à Grosse-Île. Son installation condense plusieurs moments tragiques de leur épopée migratoire. Une odeur de mort flotte également dans la chambre (d'isolement?) de Karen Pick, de Québec, accolée à celles de la démence et du désespoir. Au sol, des mains et des pieds de plâtre marquent la cruelle absence de contacts physiques. La solitude exprimée par le Montréalais François Vallée se fait moins dramatique; il explore la mélancolie comme source d'inspiration chère aux romantiques. La Québécoise Françoise Girard a choisi de transformer sa chambre, grâce à la magie des éclairages, en cocon douillet et protecteur, tout à fait approprié à ce «temps pour soi indispensable à la santé mentale. Il s'agit sûrement de l'œuvre la plus sereine de l'événement.

À surveiller: la publication d'un catalogue d'ici la fin de 1993, où seront décortiqués les 15 projets, en mots et en images. Un document indispensable au prolongement de cet événement majeur.

Marie Delagrave

ARTAUD, DESSINATEUR : RENCONTRE AVEC FLORENCE LÆB

En marge du Colloque Artaud, mis sur pied à l'occasion des Journées internationales Artaud organisées du 6 mai au 13 juin, à Montréal, notre collaborateur René Viau a rencontré, à Paris, Florence Læb qui rappelle ici les qualités du dessinateur Artaud.

Les Journées internationales Antonin Artaud ont été jalonnées d'une série de manifestations culturelles: des expositions au théâtre Gesù, à la galerie de l'UQAM, à la galerie Graff, à la galerie Optica, au Foyer de la salle de théâtre Alfred Laliberté de l'UQAM et, dans cette salle, d'une pièce formée d'un montage de textes. La Cinéma-thèque québécoise a présenté une rétrospective Artaud. Enfin, le numéro 42 de la revue *Vice Versa* est un numéro spécial Artaud. Les Journées internationales Antonin Artaud ont été organisées sous la direction de Martine Dumont, Simon Harel et Denis Martineau.

Paris 1946-1947. Antonin Artaud vient d'écrire *Van Gogh, le suicidé de la Société*. Il expose ses *Portraits et dessins* à la galerie Pierre Læb. Fille de Pierre Læb, Florence Læb, alors adolescente, a posé pour Antonin Artaud. Aujourd'hui, elle se souvient. «Il me fit asseoir sur un tabouret puis se mit à tourner autour de moi tel un fauve, tel un ange. Puis il me récita le poème *Le roi de Thulé* de Gérard de Nerval car, me dit-il il voulait saisir dans mon regard l'impression que saurait provoquer la beaté dramatique de ce texte. J'avais alors dix-sept ans, pourtant ce dessin découvrait les traits d'une femme de quarante-cinq ans. Il avait trente ans d'avance. Lorsque l'on me dit aujourd'hui que mon regard n'a pas changé, je constate, une fois de plus, la magique perception d'Antonin Artaud.»

Tout comme dans son théâtre où Artaud s'acharne à montrer l'irreprésentable et à épouser l'indicible de la vie, les dessins de ces années sont caractérisés par leur distance face à la représentation. Ces portraits sont ceux de ses amis, de ses proches, de son coiffeur. Bien que s'opposant à tout souci d'imitation, Artaud le dessinateur, se révèle paradoxalement d'une fidélité absolue à ses sujets.

«Ces dessins, écrivait Artaud' sont des ébauches, des coups de sonde ou de butoir donnés dans tous les sens du hasard, de la possibilité, de la chance, ou de la destinée. Je n'ai pas cherché à y soigner mes traits ou mes effets, mais à y manifester des sortes de vérités linéaires patentes qui valent aussi bien par les mots, les phrases écrites que le graphisme et la perspective des traits. C'est ainsi que plusieurs dessins sont des mélanges de poèmes et de portraits d'interjections écrites et d'évocations plastiques, d'éléments de matériaux et de personnages d'hommes ou d'animaux. C'est ainsi qu'il faut accepter ces dessins dans la barbarie et le désordre de leur graphisme «qui ne s'est jamais préoccupé de l'art» mais de la sincérité et de la spontanéité du trait.»

Pour Florence Læb, cette rencontre sera déterminante: «J'ai vu, me dit-elle, Antonin Artaud pour la première fois, à la Galerie Pierre où mon père, Pierre Læb, son ami, le recevait ce jour-là. Alors que je lui servais à boire, Antonin Artaud leva vers moi son regard bleu délavé, intense — une grande attention soudain —



un véritable regard et légèrement interrogatif. Je fus touchée. J'avais alors seize ans; j'étais farouche, introvertie, rebelle, sombre. Nous devînmes profondément amis.»

Frappée «par son regard de souffrance» mais aussi par une gaieté qui ne correspond pas tout à fait à l'image que l'on a pu se faire du poète, Florence Læb établira ainsi avec Artaud un dialogue. «J'étais alors très timide. Je ne parlais pas. Il fut le premier adulte avec qui j'ai parlé.» Malgré l'inquiétude de son père, elle rendra régulièrement visite au poète dans le petit pavillon qu'il occupait à l'hôpital psychiatrique d'Ivry. Comme les autres dessins de cette période, ce dessin d'Artaud est une sorte d'emblème. Avec une justesse étonnante, le portrait résume, tel un pictogramme, les souvenirs, les impressions et les émotions dont me parle Florence Læb. Une même exigence semble rapprocher l'adolescente révoltée et Artaud, le souffrant, le visionnaire. On imagine combien pour l'artiste, la présence régulière de cette toute jeune fille, belle, intelligente et sensible agit comme un baume. Durant ces deux années, — les dernières de la vie d'Artaud — Florence Læb découvre à travers ses conversations avec Antonin Artaud la magie, le théâtre. Elle partage une même fascination pour le monde primitif des rêves; elle s'émeut de la détresse et de la douleur sans mesure de l'artiste. Le portrait qu'il fait d'elle, est témoin de l'intensité de cette période. L'enchevêtrement des longs cheveux noirs du modèle compose une étrange clef de Sol. Près de quarante-cinq ans plus tard, le portrait renvoie la même expression avec la même acuité. Si ce dessin et les autres de cette série n'expliquent en rien «Artaud le momo» et les modèles qu'il a saisis, plus que jamais face à eux s'impose l'impossibilité de tout commentaire.

René Viau

«J'ai cherché, écrivait Artaud à propos de ses portraits, à faire dire au visage qui me parlait, le secret d'une vieille histoire humaine.»

(1) (2) Antonin Artaud, texte écrit pour le catalogue de l'exposition *Portraits et dessins*. Galerie Pierre Læb, juin 1947.